

le fameux, l'illustre Hanlan, a été vaincu par un nouveau venu, Teemer, et qu'au beau milieu de la course, se voyant battu, il n'a trouvé rien de mieux à faire que de se jeter à l'eau.

Cette petite ruse n'a dupé personne, et la défaite d'Hanlan me laisse très froid.

* * *

Il y a grève des conducteurs des chars urbains à Saint-Louis, et les grévistes n'ont trouvé rien de mieux que de faire sauter un char par la dynamite. Ils voulaient tuer le conducteur, et c'est le seul qui ne l'a pas été.

* * *

Le député-shérif, Daniel Sullivan, se souviendra de la saisie qu'il a été faire chez MM. Wolf Metz, à New-York.

Le malheureux a failli être écharpé par les ouvrières de l'établissement, et c'est avec toutes les peines du monde qu'il a pu s'échapper.

* * *

Le grand saint Médard, de pluvieuse mémoire, a de biens grands chagrins, cette année, qu'il ne cesse de verser ses larmes sur notre pauvre planète.

De l'eau, toujours de l'eau !

Il y a quelque quinze ans, Paris fut humecté, tous les jours, d'une manière déplorable, à peu près comme nous le sommes depuis six mois, et un auteur dramatique eut le courage de produire, dans une revue de l'année, ce couplet étonnant, que nous pourrions répéter à notre tour :

Il a tant plu,
Qu'on ne sait plus,
Dans quel mois il a plus plu ;
Mais c'est sûr, et au surplus,
Il eût moins plu
Qu'ça m'eût plus plu !

Effrayant ! n'est-ce pas !

LÉON LEDIEU.

LA VOLONTÉ

Si tu savais combien je suis heureuse, depuis hier, ma chère amie, si tu le savais ?... Inutile d'ajouter, n'est-ce pas, que tu envierais mon sort ; ce sont là des vieilleries redites par nos grand'mères, mais que nous dédaignons depuis longtemps d'employer... Mais tu ne peux pas te faire idée du bonheur que j'éprouve, et il va falloir, pour que tu le comprennes, que je te fasse un récit circonstancié, représentant les événements d'assez haut et les expliquant en détail. Ce sera assez long peut-être, mais j'espère que toi, ma bien-aimée, qui t'intéresses à moi, tu trouveras ma lettre trop courte encore... Hum ! hum ! Je manque un peu de modestie, ce me semble, et je sens que si je continuais ce préambule, je finirais par écrire mon éloge, par chanter mes louanges, toutes choses qui iraient fort mal à une pauvre petite personne comme moi. Aussi, craignant le danger attirant, je commence bien vite mon récit, plus sûre de la sorte de ne point retomber dans le péché d'orgueil.

Je te disais donc, ma chère, que mon mari... Eh bien, oui ; encore une fois de plus, il s'agit de lui ! Tu vas me dire que mes lettres ne font qu'en parler d'un bout à l'autre, que c'est ennuyeux à la fin, et que d'ailleurs, après tout ce que j'ai appris sur son compte, il n'est rien qui le touche et que tu ne saches ! Et je serai forcé d'avouer que tu n'as pas complètement tort. Pourtant, ne te fâche pas, ma bonne amie, ne froisse pas mes pattes de mouches, ne les jette pas dédaigneusement dans un coin. Songe—pour m'excuser—qu'une petite femme qui aime tendrement son mari doit en rêver la nuit et le jour, qu'elle a toujours quelque nouveauté à rebâcher sur ce sujet si bon, comme les mères quand elles racontent les histoires sans fin de leurs enfants au temps où ils étaient petits, que pour moi comme pour elles ces confidences sont douces, font passer de bien jolis moments ! Et surtout—pour m'excuser—songe que cette fois c'est une nouvelle vraiment neuve que je vais t'apprendre ! Voilà mon dernier argument, ma chère, ma dernière tentative que je fais pour gagner ton indulgence ; si la curiosité toute-puissante ne réussit pas à te dérider, à te

faire lire ma lettre avidement, alors tant pis, je m'avoue vaincue.

Mais revenons à nos moutons, c'est-à-dire à mon mari. Tiens ! C'est presque un mot que je viens de faire là. Presque !... Hier il eût été d'une vérité cruelle, aujourd'hui il n'a plus de raison d'être ; je l'ai trouvé vingt-quatre heures trop tard, c'est dommage ! J'aurais pu lui lancer ça, à mon époux, et il aurait été touché au vif, tandis que maintenant... C'est terrible, mais cet homme devient parfait ; je vais ne plus savoir comment faire pour l'agacer un peu. Il est invulnérable. A peine avait-il jadis deux ou trois côtés sensibles ; aujourd'hui, il est cuirassé tout entier, et pour le faire enrager je serai forcée à l'appeler monsieur le mari sans défauts ! Car je ne lui en connais plus depuis hier, ma chère !

Tu sais combien il a toujours été pour moi plein de tendresse et d'amabilité. Il était gentil, bon, confiant, bref, toutes les qualités ! Et pourtant, j'avais un reproche à lui faire : il était trop doux ! Je puis te paraître étrange ; cette douceur qui me déplaissait, combien d'autres femmes l'aurait désirée, l'aurait adorée. Avoir un mari sans volonté et lui faire faire ce que l'on veut, le forcé malgré lui à remuer bras et jambes, comme si c'était un polichinelle dont on tendrait les ficelles, changer les rôles, et, passe-moi le mot, porter les culottes, n'est-ce pas là le rêve de beaucoup d'entre nous. Moi, je n'aurais pu le souffrir. Il me semble que l'amour que j'ai pour mon mari aurait diminué s'il s'était abaissé sous mon autorité, s'il s'était fait petit garçon prêt à suivre toutes mes volontés. Me vois-tu lui disant : "C'est moi qui commande, monsieur !" le punissant comme un collégien, le faisant courber le dos, tout petit, sous mes colères... Tandis qu'il est si doux d'obéir quand l'être qui ordonne est cher et quand sa volonté est sage ! C'est bien dans le rôle de la femme d'être l'esclave soumise comme c'est dans celui de l'homme d'être le maître protecteur !

Et j'avais une crainte au milieu de mon bonheur, j'avais une peur que cela ne fut pas, et que mon mari avec sa douceur n'eût pas le courage de vouloir. Toujours il avait dit *amen* à tous mes desirs. Sans doute ils n'étaient pas terribles, n'avaient rien d'insensé, mais j'étais fâchée qu'il n'en trouva pas un seul peu déraisonnable, qu'il ne se refusa pas une fois à accéder à mes demandes...

—Nous allons au théâtre, ce soir, mon ami !

—Mais certainement, mignonne.

—A l'Académie, au Théâtre Royal.

—Ou tu voudras.

—Ne trouve-tu pas que nous sortons trop le soir. Voilà une semaine que nous ne sommes pas restés chez nous.

—Puisque cela t'amuse de sortir, sortons !

—Et toi, que préfères-tu ?

—Je préférerai ce que tu décideras. Ainsi, choisis.

—Eh bien ! allons donc au théâtre.

Puis, rageusement, je boutonnais mes gants et nous partions, moi de fort mauvaise humeur, mécontente d'en faire toujours à ma tête. Car sans cesse il en était de même. Voulais-je aller à la campagne ? Allons à la campagne ! Désirai-je un bijou ? Le lendemain je l'avais sous ma serviette. Un bal, samedi ! un autre lundi ! un troisième mardi ! un quatrième !... J'aime la danse et je valse le samedi, le lundi, le mardi, cinq jours de suite, sans que mon mari fasse une observation, seulement une fois ou deux un : "Tu n'es pas fatigué, mignonne ?" Et cependant tu comprends bien que ces veilles répétées ne devaient guère l'amuser, le pauvre homme ! C'était pour me faire plaisir, voilà tout ; ce qui m'amusait l'amusait !

Peut-être aurais-tu été fière de posséder à ce point ton mari, de faire de ta volonté la sienne ? Moi, j'étais toute attristée, toute contrite, et j'avais beau me dire qu'il était charmant, qu'il était bon de faire tout ce qu'il faisait, que je devais être reconnaissante et l'aimer davantage, je l'aimais moins, parce que dans mon affection se glissait un peu de mépris. J'en vins à abuser de sa condescendance, à demander des choses bizarres, espérant qu'il dirait non ; il se contenta de sourire et d'accorder. Alors j'eus sans cesse des desirs insensés. Et toujours, toujours il disait oui.

Si durant deux ou trois mois encore ce ménage avait continué, je serais devenue mauvaise tout à

fait. Je me sentais volontaire devant cette bonté, j'en serais arrivée à ne plus regarder mon mari que comme un être nul, une valeur négligeable. Heureusement, j'ai été arrêtée sur la pente redoutable, je suis redevenue respectueuse et obéissante. Et c'est hier au soir que s'est manifesté le miracle. A la suite de quelque observation, je me suis emportée, j'ai dit deux ou trois mots méchants. Je croyais que, comme toujours, mon mari s'inclinerait. Pas du tout, il s'est relevé, et froidement, avec une volonté très ferme, m'a interrompue, m'a arrêtée. Et, Dieu me pardonne, je crois qu'il a jeté ces deux mots : "Je veux."

Oh ! figures-toi ma joi, chère amie, la dernière qualité que je ne reconnaissais pas à mon mari, il l'a. Aussi, comme je lui ai tendrement demandé pardon, le soir, de mon emportement ; comme j'étais heureuse d'avoir à implorer et d'être pardonnée. Non, vois-tu, le bonheur, la destinée de la femme est d'avoir un maître. D'autres seront d'un avis contraire, mais moi, je veux être dominée !

CARLOS.

M. ÉMILE PERRIN

(Voir gravures)

VAINCU par le douloureux mal qui le minait depuis longtemps et dont le triste dénouement était inévitable, M. Perrin, administrateur général de la Comédie-Française, a succombé dans la journée du 8 octobre.

Cet homme distingué, cet érudit sagace, cet artiste délicat, laisse en mourant un vide qui sera sensible à tout le monde artistique et intelligent.

Son administration en qualité de directeur de la Comédie-Française a duré quatorze années, et la prospérité de cette période étendue en égale la durée.

Nommé chevalier de la Légion d'honneur le 21 janvier 1852, puis officier le 14 août 1865, il avait été promu commandeur le 13 juillet 1881.

Son goût sûr, son jugement sain, son expérience acquise par une conscience pratique, mettaient cet homme remarquable au premier plan, dans les questions artistiques et théâtrales.

M. Perrin est mort entouré des siens, ayant reçu les secours consolants de la religion catholique, à l'âge de 71 ans.

TABLETTES DE LA MÈRE DE FAMILLE

On ne fait pas toujours du neuf ; il me semble qu'il est temps de songer à remettre en état les vêtements de laine ; je vous indiquerai donc le moyen que je crois être le meilleur pour les nettoyer.

La mode a changé depuis l'hiver dernier, il est donc entendu que vous commencerez par découdre les costumes et par tirer soigneusement tous les points et tous les bouts de fil ; puis vous couvrirez les taches de savon sec.

Vous aurez jeté 7 onces de farine de moutarde dans 1 1/2 gallon (impérial) d'eau bouillante ; cette farine bouillira deux minutes ; vous laisserez alors refroidir de façon à pouvoir y plonger la main sans vous brûler.

Vous mettez alors l'étoffe dans une terrine et vous jeterez dessus l'eau de moutarde ; vous savonnerez avec soin, particulièrement les taches et rincerez ensuite dans plusieurs eaux, jusqu'à ce que la dernière sorte bien claire.

L'étoffe doit ensuite être étendue sur une corde qui ne tache pas ; lorsqu'elle est sèche, on la recouvre d'un linge mouillé et on la repasse avec un fer chaud.

LAURENCE DE VILLENEUVE.

UN CONSEIL PAR SEMAINE

L'excès de sommeil est nuisible à la santé et prédispose aux congestions sanguines et à l'obésité. Les personnes qui dorment peu sont irritables et en proie à une fièvre intense ; elles ont les mains brûlantes et sont incapables d'un travail soutenu.

Il est urgent, pour réparer nos forces, de dormir au moins six heures.